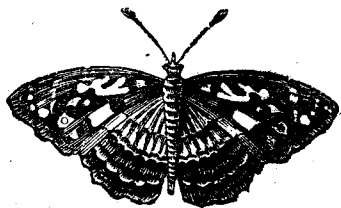


Ce Journal paraît les Mercredis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36 ; MM. Gœury, place des Célestins ; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2 ; Baron, libraire, rue Clermont ; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9 ; Mademoiselle Felletas, au Cabine, littéraire, quai de l'Archevêché.

# LE PAPIERON,



JOURNAL LITTÉRAIRE.

## PROLOGUE A NOTRE ROMAN.

Permettez-moi d'abord de vous parler de moi, ou de nous, car nous ne faisons qu'un, Ernest et moi. Nous sommes à nous deux une raison de commerce, une association, une communauté. J'aurais dit, il y a quelques années, une seconde édition en prose de Méry et Barthélemy ; ce serait une insulte aujourd'hui.

Après huit mois de séjour à Paris, nous sommes revenus au foyer paternel, coiffés à la Périnet-Leclerc, portant moustaches moyen-âge. Pour nos finances, je ne vous en parlerai pas, néant et déficit ; mais en revanche, une dose copieuse de philosophie et un profond dégoût de cette vie de jeunes gens, presque aussi vide, à la longue, et aussi monotone qu'un poème didactique ; promeneurs intrépides des Tuileries, où nous suivions nos cours de droit, nous pouvions chaque jour *coudoyer des gens* hâves et jaunes comme nous. On est ainsi à Paris et surtout au printemps ; et l'hiver a été si fatigant, on a été si lancé dans le monde, et d'ailleurs un air souffrant inspire de l'intérêt. Puis à la campagne, quand on est entouré d'une nature riante, quand de fraîches et belles santés passent à côté de vous, alors on ne voit plus dans soi qu'un triste contraste.

Ainsi nous sommes, Ernest et moi ; il nous faudra de longues semaines pour nous remettre des insomnies et des veilles de Paris, et pour rajeunir notre frêle existence au souffle embaumé de la campagne. Comment donc utiliser notre convalescence ? Dans

une de ces promenades pleines de charmes, sous des ombrages encore verts, alors que, reportant nos regards en arrière, nous revivions du passé, il nous est venu l'idée de faire de la morale avec nos propres déceptions, et de les retracer dans quelques lignes légères comme notre vie.

Puisse cette sorte d'expiation de nos erreurs devenir à la fois l'édification des pères de famille et l'instruction de ces pauvres jeunes gens, faibles comme nous, mais moins avancés que nous dans la carrière si large des désenchantemens.

Il ne nous manque plus qu'un titre pour réunir tous ces souvenirs épars, pour les rattacher comme le font les auteurs modernes, à une idée principale, ou quelquefois à l'ombre d'une idée.

Un titre c'est tout, un titre fait vendre cinq cents exemplaires de plus. Avec un bon titre, vous pouvez faire un méchant ouvrage. L'idée y était ; mais on est jeune, on n'a pas encore assez d'habitude ; au prochain ouvrage on fera mieux. Voilà ce que vous disent les journaux rédigés par des amis.

Un titre donc...

Quel est le tien, Ernest ?

— D'abord, pas de mémoires, ils font mourir leurs auteurs, quand ils ne meurent pas avant eux.

— Une idée encore. Veux-tu grossir la liste des mille et un souvenirs ? Souvenirs de Paris, de Russie, de Lyon, etc. Veux-tu t'allier à la famille des chroniques ? Chroniques de l'Œil de Bœuf, Chroniques du Café de Paris, etc.

— Non ; voici le mien, et, j'espère, le nôtre :  
*Nuits Parisiennes.*

— Adopté : c'est harmonieux et d'un bon effet. Invoquons donc le génie des nuits, et à l'œuvre.

NUITS PARISIENNES.

Epigraphe :

J'ai mordu dans la fange et dans la pourriture  
 Comme un enfant glouton pour s'assoupir après.

STE-BEUVE.

— Bravo ! cela donne un air biblique à l'in-octavo.

— Voilà bien le titre, voilà bien l'idée ; mais nous lira-t-on ?

— Non, mille fois non ! Passe encore si notre duité était Viennet et Mahul, mais nous ne sommes pas de cette illustre chair, et n'avons pas l'honneur d'être connus des ânes d'Estagel.

— Que faire donc ?

— Ami, fuyons les libraires, livrons nos frivoles essais au léger PAPILLON ; avec lui nous voltigerons dans de jolies mains pendant l'entr'acte, et notre philosophie causera plus d'un sourire : l'amour et la morale y gagneront.

La morale, car nous dirons aux fils de famille : Si vous habitez la chaussée d'Antin, ne vous fiez pas aux danseuses d'opéra ; si vous habitez le quartier Latin, n'allez pas à la *Chaumière*, ne vendez pas vos livres de droit, ne vendez pas ce bon M. Duranton pour aller en partie fine dîner chez *Deffieux*, où il y a des cabinets beaucoup trop complaisans ; ne faites pas d'économies sur vos modestes dîners pour porter des gants jaunes ; comportez-vous honnêtement avec la garde municipale ; ayez des égards pour elle, pour M. *Gisquet* et ses sergens de ville.

Et aux pères de famille : Respectables rentiers, exigez de vos enfans qu'ils ne portent pas de moustaches, elles sont la perte des jeunes gens ; exigez qu'ils logent rue d'*Enfer* ; s'ils refusent, n'envoyez pas le bienheureux trimestre. Défiez-vous de l'argent demandé pour des examens, souvent le champagne d'une nuit le consume. Ce que nous vous disons là, honnêtes rentiers, nous l'avons appris à nos dépens, nous autres quasi-fashionables du café Tortoni. Depuis, la réflexion nous a bien changés, Ernest et moi ; nous commençons à avoir de l'ambition ; nous voulons une sous-préfecture ou un emploi dans le Cadastre. Notre oracle en politique, c'est le *Constitutionnel* ; aussi sommes-nous adorés de nos père et mère, et respectés par tous les épiciers du quartier.

— Ah ça, Ernest, voilà bien les pères, les fils de famille, voilà bien les épiciers, voilà la morale, mais l'amour ?

— Il aura nos plus belles pages. Que de réflexions pour la jeune fille dans ces récits où nous paraîtrons à ses yeux perdant une à une toutes nos illusions ! Elle croira moins aux sermens d'amour, ne voudra

entendre parler que de mariage, et sa sainte promesse d'être fidèle à son époux, deviendra une vérité comme la charte de 1830.

— Mais c'est terriblement long, cher ami, pour une préface.

— Que veux-tu ! on s'oublie à parler de morale et d'amour...

— As-tu des cigarres ?

— Oui.

— Eh bien commençons notre premier chapitre.

— A demain, messieurs et mesdames.

ERNEST et SCIPION.

(Société anonyme.)

## M. VILLIAUME SECOND.

Oh mon dieu oui, mesdemoiselles, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire ; ainsi désormais si quelqu'une d'entre vous passe la trentaine ( ce terme si fatal ) sans avoir paré son sein du bouquet de fleurs d'orangers, en vérité il y aura de sa part mauvaise volonté, ou vocation inébranlable pour le célibat.

Car il existe à Lyon un Villiaume à l'instar de celui de Paris, ni plus ni moins, qui, après avoir longtemps étudié les hommes et les femmes de notre ville, prétend, à l'exemple de son homonyme de la capitale, faire bénir son nom par des milliers de jolies bouches comme les vôtres. A l'en croire, grâce à sa discrète expérience,

De l'univers une moitié

Pourra bientôt épouser l'autre.

Bravo ! M. Villiaume second, puisque telle est la raison de commerce que vous avez choisie ; bravo ! poursuivez votre noble carrière, et que votre philanthropique entreprise soit couronnée d'un prompt succès. Bien des goguenards riront de votre *matrimonio-manie*, qui tout bas, bien bas, invoqueront vos lumières et votre appui.

Nous l'avouerons, c'est à l'insçu de notre honorable industriel que nous nous empressons de révéler au public l'existence de son nouvel établissement. Peut-être les D<sup>les</sup> nous en sauront-elles quelque gré. Quoiqu'il en advienne et pour l'acquit de notre conscience envers nos jolies lectrices, nous ajouterons ici la copie d'un petit bulletin tombé, sans doute par mégarde, de la poche de notre fabricant de mariages, et que nous avons recueilli comme un document précieux à l'histoire contemporaine de notre ville. Le voici textuellement. Il était sans doute destiné au correspondant parisien de notre second Villiaume.

Lyon, 6 septembre.

L'héritière est aussi fort demandée sur notre place.

— La bourgeoise à principes, bon ordinaire, se tient assez ferme ; et quoiqu'elle donne bien, elle se fait

mieux qu'au dernier semestre. J'ai eu cependant dans nos approvisionnements à terme quelques avaries qui me resteront pour compte.

L'énorme baisse que le célibataire exotique a subi, comme je vous le mandai dans le temps, à cause de la loi sur les réfugiés se soutient toujours. C'est particulièrement le polonais et l'italien qui souffrent comme plus sujets à caution. Impossible d'en placer un seul.

J'ai bien en ce moment en main, pour notre débouché, du commerçant passable, de l'employé sûr et bien casé. Mais il faudrait que vos expéditions fussent faites à tare nette, et que l'article fut un peu apparent. Vous comprenez !

La fille unique devient rare : elle est fort courue, on ne sait pourquoi, depuis quelque temps. L'hiver dernier il y en a eu une forte consommation, à la vérité. Toujours est-il que nous les tenons à 50 pour 100 au-dessus des cours de l'an passé.

Les mœurs, qui semblaient vouloir prendre de la hausse, sont retombés au même taux et demeurent plats. En général la dot prévaut et nous procure des écoulements faciles.

Mandez-moi les prix sur votre place, et joignez-y quelques notes sur les approvisionnements et les débouchés de notre précieuse marchandise.

Tout à vous,

V. me \*\*\*

## MÉLODIES POÉTIQUES

DE LA JEUNESSE.

Ne vous est-il jamais arrivé de vous arrêter devant un majestueux monument, et de regretter dans votre ignorance de l'art, un guide, un *cicérone* qui vint vous initier au mystère de son origine, aux différens genres d'architecture qui le composent ? Eh bien ! ce regret que vous avez éprouvé, combien de fois ne s'est-il pas fait sentir plus vivement encore à la vue de tant d'ouvrages dont nous inonde notre littérature moderne. A travers tant de livres, quel livre choisir ? à travers tant de pages, quelles pages feuilleter ? à travers ce déluge de vers, quels vers garder en sa mémoire ? Cet embarras que chaque jour voit accroître, M. Collombet a voulu le diminuer. Noël ne suffisait plus. Aux hommes nouveaux il faut de nouveaux livres. M. Collombet nous arrive avec son érudition consciencieuse, sa patience de bibliophile, et son goût pur et chaste. Son ouvrage est le fruit de laborieuses veilles ; il lui a fallu dépenser beaucoup de temps et d'argent pour mettre ainsi à contribution toute notre littérature. M. Collombet, dans ses quatre premiers volumes, intitulés *Cours de Littérature Profane et Sacrée*, jetait les fondemens de son second

ouvrage. Celui là seulement complète sa pensée. Les *Mémoires poétiques de la Jeunesse*, nous font connaître en effet nos meilleurs poètes contemporains avec leurs plus beaux titres de gloire. C'est un abrégé de toute notre poésie du XIX siècle. Tous les genres, tous les noms sont mêlés et confondus par ordre alphabétique. Les écoles classique et romantique vivent du moins là en bonne harmonie, côte à côte : on peut comparer. Delille et Victor Hugo, Lamartine et Barbier, M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore et Vigée, hommes et femmes, chacun de nos poètes a sa place dans cette galerie, véritable musée. La plus saine morale a présidé à l'ensemble des pièces qui composent ces quatre volumes. M. Collombet a été sans pitié, il a mieux aimé sacrifier une pièce, fût-elle le chef-d'œuvre de son auteur, que de présenter à ses lecteurs un tableau qui pût blesser la morale et gâter le cœur. C'est donc, comme on le voit, une bonne action et un bon livre qu'a fait en même temps M. Collombet. Nous l'en félicitons, car c'est chose assez rare par le temps qui court, où nous trouvons une femme qui avoue un roman comme *Lélia*.

Faisons un reproche à notre jeune auteur. Il a trop puisé à la poésie didactique, à cette poésie toute fastidieuse de descriptions et d'éloges que l'Empire nous avait apportée, et qu'il a emporté heureusement avec lui. Puis ses notices biographiques sont trop-courtes, elles ne satisfont pas assez la curiosité du lecteur ; l'appréciation du talent de chaque auteur n'est pas faite dans une analyse assez détaillée. Ce sont là de légères taches, une seconde édition les fera disparaître. L'ouvrage est digne de cet honneur.

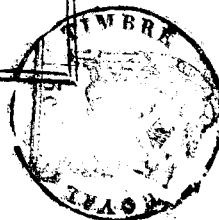
Paris et Lyon, chez Bohaire, 4 vol. in-8°, 20 fr.

## LA PRIÈRE.

J'aime à te voir prier, timide et recueillie ;  
Heureux celui qui croit ! Prie ! ô mon ange, prie,  
Afin que Dieu comble tes vœux !  
Prie, afin de prouver que ton âme est candide,  
Et que le souffle impur de notre siècle aride  
N'a fait qu'effleurer tes cheveux !

Prie ! il est beau de voir aux pieds de sa madone,  
Comme elle blanche et pure, et ceinte d'anémone,  
Dans la fraîcheur de son matin,  
S'agenouiller, les mains jointes, la jeune fille,  
Et poindre doucement sous sa noire mantille  
Ses petits souliers de satin.

Prie, enfant ! la prière est une chose sainte ;  
C'est la goutte de miel qu'on verse sur l'absinthe ;  
C'est un baume pour la douleur ;  
Vers son premier Eden, c'est l'âme qui s'envole ;  
La manne à nos regards offerte, et qui console  
Pendant l'épreuve du malheur.



La prière est céleste; elle endort la souffrance,  
Sèche nos pleurs amers, ranime l'espérance,  
Et nous envoie un doux sommeil,  
Comme les vifs parfums de ces fleurs matinales  
Qui rouvrent à l'écart, leurs urnes virginales  
Aux rayons dorés du soleil.

La prière est l'élan de nos chastes délires,  
La plus suave encor que renferment nos lyres;  
La prière, c'est de l'amour!  
Prie avec la ferveur de ta jeune innocence;  
Prie aux pieds de celui que l'univers encense,  
Du Dieu qui t'a donné le jour!

Dis-lui tes maux secrets et tes vagues alarmes;  
Prie avec des soupirs, et prie avec des larmes,  
Toute langue au Seigneur parvient!  
Prie ainsi que tu sens; laisse aller ta parole  
Où va la graine, où va le nuage qui vole;  
Ce que tu dis est toujours bien!

Prie, afin d'être belle! Ecoute, quand tu pries,  
Tes yeux semblent plus purs, tes lèvres plus fleuries,  
Les contours de ta peau plus fins;  
Ton cou blanc sur ton corps plus mollement s'incline,  
Et sur ton front rayonne une flamme divine  
Comme celle des Séraphins.

Prie, hélas! dans cet âge où tout culte se fane,  
Où la croix sert de but à la foule profane,  
Et de jouet aux écoliers.  
Quand Némésis suspend ses torches pour des cierges,  
Jésus n'a plus d'autels que dans le cœur des vierges,  
De chapelets que leurs colliers.

Ne m'abandonne pas à la nuit qui nous voile,  
Dans ton ciel de cristal montre-moi ton étoile,  
Je croirai le Dieu que tu crois.  
Prie, afin que l'autan qui gronde sur ma tête,  
Comme aux mers où le Christ dissipa la tempête,  
S'apaise aux accens de ta voix!

A. G. CÈSÈNA.



## THÉÂTRES.

La déplorable discussion survenue dimanche dernier entre le public et Derancourt, semble toucher à son terme, et devoir se résoudre d'une manière satisfaisante pour tout le monde. L'artiste ayant désavoué dans les journaux l'intention qu'on lui prêtait d'avoir voulu manquer au public, tout nous semble en bonne voie de réconciliation, car ce public, toujours

bon et équitable, ne peut garder rancune à un artiste qui avoue, de lui-même, ses torts, et qui proteste en même temps de son respect pour ses juges. Il y aurait injustice et barbarie à exiger davantage; espérons donc qu'aussitôt le rétablissement de M<sup>me</sup> Derancourt, gravement indisposée, à la suite de cette malheureuse affaire, nous aurons le plaisir de la revoir avec son mari que la police municipale vient, au reste, de frapper d'une condamnation à vingt-quatre heures d'emprisonnement et à l'amende. Le public, après cette punition, sera, nous n'en doutons pas, assez indulgent et assez loyal pour ne pas en imposer une plus cruelle au condamné, attendu l'axiome : *Non bis in idem*.

Après les *Enfants d'Edouard*, qui ne tarderont pas à faire leur apparition, une des pièces que la direction devrait s'empresser de monter, est *la Mort de Figaro*, drame en cinq actes de M. Rosier, auteur du *Mari de ma Femme*. Cet ouvrage, pétillant d'esprit, et pour ainsi dire d'actualité, a été édité par le libraire Paulin, homme de tact et de goût, et sa lecture nous a convaincus du succès qu'il doit obtenir à la représentation. Il est impossible de mieux continuer la création si saillante, si en relief du malin barbier, et de saisir plus intimement le style si spirituel et en même temps si corrosif de Beaumarchais.

M. Rosier a donné dans *la Mort de Figaro* une preuve irrécusable de la flexibilité de son talent. Il y a de plus dans son drame un intérêt puissant et un dénouement horriblement dramatique, parce qu'il est horriblement vrai, et qu'il découle du sujet et des caractères donnés à ses divers personnages. Le public aura, n'en doutons pas, du plaisir à revoir la maligne Suzanne et l'infâme Basile, vieillies à la vérité, mais conservant toujours le bon ou le mauvais de leur jeunesse. Le drame que nous annonçons est le quatrième volume obligé de l'histoire du barbier philosophe, et ce quatrième volume nous semble en tout point digne de ses aînés; c'est le plus bel éloge que nous puissions en faire.

Allons, MM les comédiens, à l'œuvre! préparez-vous un nouveau succès et à nous un nouveau plaisir!

— Mardi prochain, au bénéfice d'Auguste, acteur zélé et intelligent, le théâtre des Célestins donnera la première représentation de *l'Abbé d'Ainay ou Bayard à Lyon* vaudeville en trois actes de M. Théaulon; la première de *Madame d'Egmont ou la comtesse et le Commis-marchand*, vaudeville anecdotique en trois actes qui a obtenu un grand succès au théâtre des variétés, et la reprise des *Inconvénients de la diligence* vaudeville en six tableaux dont la réputation est faite à Lyon et que le talent original de Breton rendra encore plus attrayant. A mardi donc, messieurs les amateurs.

M. Henri Monnier paraîtra ce soir pour la dernière fois dans le *Courrier de la malle*.